

IX.

La soirée et le lendemain tout entier s'écoulèrent sans qu'il fût possible à Antoine de ramener la conversation qu'il avait eue la veille. Louise, qui craignait une nouvelle explication, sut échapper sans affectation à toutes les occasions de se trouver seule avec lui. Les choses en étaient restées au point le

plus désirable pour elle : elle avait exprimé à Larry l'intention de quitter sa mère, un peu vaguement, mais de manière pourtant à pouvoir accomplir son projet sans qu'il eût le droit de s'étonner ni de se plaindre; il lui importait seulement d'éviter tout nouvel entretien dans lequel celui-ci aurait pu s'opposer positivement à cette séparation, ou exiger d'elle des promesses. Elle pensait qu'en laissant ainsi tout en suspens, il lui serait facile, une fois le jeune homme parti, de quitter la vieille veuve et de retourner vivre seule où elle avait vécu autrefois.

Un sentiment intime l'avertissait bien confusément que cette conduite manquait de loyauté, et qu'agir ainsi, c'était, en définitive, tromper Antoine; mais, par un instinct de passion, elle évitait de s'arrêter sur cette pensée : l'œil uniquement fixé sur son

but, elle ne s'occupait de rien autre chose, ne regardait rien au delà.

Depuis six mois que son amour pour Arthur allait croissant, c'était à peine si, de loin en loin, le souvenir de ses engagements avec Larry était venu la troubler. On eût dit que cette nouvelle affection avait suspendu en elle l'action de la mémoire et de la conscience, tant son oubli ressemblait à de la bonne foi. Étrange effet des passions, qui deviennent ingénues à force d'être violentes, et qui finissent par croire leur satisfaction innocente à force de la sentir nécessaire.

Du reste, aux heures même où quelques remords venaient troubler Louise, elle ne manquait pas de raisons pour s'excuser elle-même : elle se répétait qu'elle n'avait

jamais promis à Antoine qu'une amitié de sœur, que leurs fiançailles avaient été une affaire de convenance et d'occasion plutôt qu'autre chose; qu'en l'épousant, Larry n'aurait pu trouver ni donner le bonheur. Puis appelant à son secours l'autorité de l'exemple, comme il est d'usage dans tous ces raisonnemens que la conscience combat, elle se disait que les promesses de mariage n'avaient jamais été regardées comme irrévocables; que beaucoup de jeunes filles rompaient une union convenue, et qu'il était plus sage de détruire à temps un pacte encore inachevé, qui pouvait avoir des suites dangereuses.

Mais il y avait en elle quelque chose qui résistait à toute la logique de sa passion. Au fond du cœur, elle entendait une voix lui demander pourquoi elle avait laissé à Antoine

une espérance qui ne devait plus s'accomplir; pourquoi, du jour où elle avait secrètement renoncé à lui, elle n'était point venue le lui déclarer: puis, la voix devenue plus sévère lui rappelait les services qu'elle avait depuis lors reçus de Larry à titre d'amante. N'étaient-ce point là des engagements tacites? n'était-ce pas lui renouveler les promesses faites précédemment? Pourquoi avait-elle accepté un dévouement auquel elle n'avait plus de droit?

A ces reproches de la voix intérieure, la jeune fille restait un instant interdite; mais bientôt le souvenir d'Arthur revenait avec ses fascinations. Tout entière à son enivrement, elle imposait silence au cri de la conscience, et si la voix murmurait encore, semblable à l'enfant boudeur que les gronderies importunent, elle bouchait les

oreilles de son ame pour ne plus rien entendre.

Comme il était facile de le prévoir, l'heure de partir arriva pour Antoine, sans que l'occasion de parler à Louise se fût présentée. Ses adieux à la jeune fille furent ce qu'ils pouvaient être en présence de sa mère, et il emporta, en partant, la douleur de n'avoir pu la serrer un instant dans ses bras et pleurer sur son front.

Quant à Louise, quoiqu'elle eût été émue de ce départ, elle se trouva soulagée lorsque Larry ne fut plus là; car sa vue était pour elle une sorte de reproche vivant. Lui parti, elle se trouva plus tranquille et plus hardie pour l'accomplissement de son projet.

Peu de jours lui suffirent pour s'y préparer. Les deux chambres qu'elle avait occu-

pées avec sa marraine, chez M. Pillet, se trouvaient encore vacantes; elle les loua, y fit apporter quelques meubles, et annonça enfin à la veuve Larry son intention de la quitter.

Par suite d'un esprit de contradiction assez fréquent chez les vieilles gens, la mère d'Antoine, qui avait refusé si absolument de recevoir Louise, se montra presque aussi irritée de son départ: elle l'accusa d'ingratitude, de manque d'égards, et finit par des remarques grossières sur les jeunes filles que la surveillance gêne et qui ont besoin de vivre seules.

Mais Louise fit peu d'attention à ces injures; elle était libre, plus riche qu'elle ne l'avait jamais été, et sûre de voir Arthur sans obstacle! Que lui fallait-il de plus?